|  |  |
| --- | --- |
|  | **Note de lecture** |

|  |  |
| --- | --- |
| Références de l’ouvrage  | *Inventons notre avenir !* Par Christiana Figueres et Tom Rivett-Carnac (Albin Michel, 2020) – Chapitre « *Le monde que nous devons créer* » |
| Auteur de la note de lecture  | Michel Cordier |
| Date de la première diffusion  | 28-08-23 |
| Version (date) | 25-09-23 |

*Ce livre présente le défi existentiel du changement climatique comme une opportunité unique pour construire un monde plus juste et pour nous rendre meilleurs. Plus important encore, il propose une approche résolument pratique et suggère 10 actions concrètes que chacun de nous peut faire afin de créer un avenir possible pour tous les habitants de la planète Terre.*

**Les auteurs**

« Nous sommes bons amis et compagnons de route sur cette Terre, mais différents à bien des égards. Tout d'abord, nous ne sommes pas issus de la même période géologique. Christiana est née en 1956 à la fin de l'Holocène, une ère de 12 000 ans caractérisée par un climat stable favorable au développement de l'humanité, et Tom a vu le jour en 1977, à l'heure où commençait l'Anthropocène - synonyme de destruction par cette même humanité des conditions lui permettant de prospérer.

Ensuite, nous sommes aux antipodes sur la carte géopolitique : Christiana est originaire du Costa Rica, petit pays émergent qui fait depuis longtemps figure de modèle pour son développement économique soucieux de l'environnement, et Tom du Royaume-Uni, cinquième économie mondiale et berceau de la révolution industrielle, qui l'a rendue dépendante du charbon.

Christiana vient d'une famille profondément engagée en politique, née de parents émigrés des deux côtés. Son père, élu par trois fois président du pays, est considéré comme le père du Costa Rica moderne. Il a non seulement initié certaines des politiques environnementales les plus révolutionnaires du monde, mais il reste aussi le seul chef d'État à avoir supprimé l'armée de son pays. Tom, lui, vient d'une très vieille famille britannique, profondément implantée dans le secteur privé. Il est le descendant direct du fondateur de la Compagnie des Indes orientales, à une époque où c'était la seule entreprise mondiale à disposer d'une armée privée. Dans ses tout premiers souvenirs, il aide son père géologue pétrolier à chercher de l'or noir.

Christiana est mère de deux filles adultes et Tom a deux enfants de moins de dix ans, une fille et un garçon.

Nous aurions pu ne pas nous entendre, mais il se trouve que nous avons en commun une préoccupation de tous les instants pour l'avenir des enfants, les nôtres comme les vôtres. En 2013, nous avons décidé de travailler ensemble à construire un monde meilleur pour tous les enfants du monde.

De 2010 à 2016, Christiana a été la secrétaire de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC), l'organisme chargé de guider tous les États dans les mesures à prendre contre le réchauffement climatique. En acceptant cette haute fonction juste après la débâcle de la COP15 de Copenhague en 2009, Christiana démontrait son refus de croire qu'un accord mondial était impossible. »

Christiana Figueres et Tom Rivett-Carnac ont cofondé « [Global Optimism](https://www.globaloptimism.com/why-stubborn-optimism) », une organisation dédiée au changement environnemental : <https://www.globaloptimism.com/>

**Le monde que nous devons créer**

*Ce qui suit n’est pas un résumé mais la copie intégrale des pages 46-61, à ceci près que nous y avons ajouté des intertitres et que nous n’y avons pas laissé les n° des importantes notes placées en fin d’ouvrage : toutes renvoient vers des références montrant que nombre d’éléments concrets de cette vision « sont déjà là », éventuellement à une petite échelle ou en gestation.*

A présent, voici le cadre. **Nous sommes en 2050 et nous avons réussi à diviser les émissions de C02 par deux tous les dix ans depuis 2020…**

**Se loger**

« Dans la plupart des régions du monde, il fait humide et frais, même en ville. Cela ressemble beaucoup à une promenade en forêt, et il y a toutes les chances pour que ce soit ce que vous fassiez en ce moment même. L'air n'a jamais été aussi pur depuis l'époque d'avant la révolution industrielle.

Vous pouvez dire merci aux arbres. Ils sont partout. Ce n'était pas le remède à tous nos maux, mais leur prolifération nous a fait gagner suffisamment de temps pour venir à bout des émissions de C02. Grâce à des dons privés et à des subventions publiques, on a pu financer la plus grande campagne de plantation d'arbres de l'histoire. Au début, c'était une décision pragmatique, une bonne stratégie pour combattre le réchauffement climatique : les arbres captaient le C02 présent dans l'air, produisaient de l'oxygène, et remettaient le C02 là où était sa place, dans le sol. C'est ce qui est arrivé, mais les résultats ont dépassé nos espérances. À tous les niveaux, la sensation de vivre sur une planète redevenue verte a transformé les gens, en particulier les citadins. Il n'a jamais fait aussi bon vivre en ville. Maintenant qu'il y a plus d'arbres et bien moins de voitures, des rues entières ont été récupérées pour développer l'agriculture urbaine et construire des jeux d'enfants. Chaque ruelle inutile, chaque terrain inoccupé, ont été convertis en bosquets ombragés. Sur tous les toits, on a planté un potager ou des fleurs. Les bâtiments jadis défigurés par des tags sont recouverts de vigne vierge.

En Espagne, Madrid s'est retrouvée à l'avant-garde du mouvement écologique. La latitude de cette capitale de 6 millions d'habitants en fait l'une des plus sèches d'Europe. Et même si elle a repris le contrôle sur ses émissions, la désertification demeurait un risque majeur. À cause de l'effet « îlot de chaleur » - dû aux immeubles qui piègent la chaleur et aux surfaces sombres qui absorbent les rayons du soleil -, l'écart de température entre la ville et sa campagne environnante était de plusieurs degrés. Par ailleurs, la pollution de l'air provoquait une hausse des naissances prématurées et un pic de décès lié aux pathologies cardio-vasculaires et respiratoires. Le système de santé étant déjà sous tension depuis l'apparition de maladies subtropicales telles que la dengue et la malaria, le gouvernement espagnol et les citoyens ont décidé d'unir leurs forces. Madrid a fait des efforts spectaculaires pour réduire le nombre de véhicules dans ses rues et créer un « écrin vert » pour aider à rafraîchir l'atmosphère et à filtrer la pollution. Les places ont été refaites avec des matériaux poreux, afin de capter l'eau de pluie ; les toits noirs ont tous été repeints en blanc, pour son pouvoir réfléchissant ; les plantes sont omniprésences et atténuent le bruit ambiant, dégagent de l'oxygène, isolent les murs exposés au sud, font de l'ombre sur les trottoirs et libèrent de la vapeur d'eau dans l'air. L'opération a été un tel succès que d'autres mégapoles à travers le monde s'en sont inspirées. Aujourd'hui, la ville de Madrid est florissante, son expertise écologique l'ayant propulsée à la pointe d'une nouvelle industrie.

Les villes ont découvert qu'en abaissant la température, le niveau de vie augmentait. Il y a encore des quartiers pauvres mais, dans la plupart des cas, grâce aux arbres plantés, la vie est autrement plus supportable.

Réimaginer les villes s'est révélé crucial dans la lutte contre le réchauffement climatique, mais il fallait aller bien au-delà. Aujourd'hui, la Terre est recouverte à 50 % de forêts et l'agriculture s'est adaptée en ce sens. Beaucoup de pays sont méconnaissables. Les vastes plaines et la monoculture ne semblent manquer à personne. À la place, bosquets, vergers et parcelles dédiées au bois de construction ponctuent les prés et les pâturages sur des kilomètres à la ronde, constituant autant de refuges pour la population revitalisée des insectes pollinisateurs.

**Se déplacer**

Pour se déplacer, les 75 % de citadins dans le monde peuvent compter sur les nouveaux réseaux ferrés électriques qui maillent les territoires. Sur les côtes est et ouest des États-Unis, les trains à grande vitesse ont remplacé la grande majorité des vols intérieurs, avec des liaisons jusqu'à Atlanta et Chicago à l'est. Depuis que la vitesse des avions a été réduite pour économiser le carburant, certains trajets en train sont plus rapides et pour une empreinte carbone nulle. Le projet fédéral « Initiative Train » est si ambitieux qu'il a boosté l'économie américaine pendant une décennie. Remplacer des milliers de kilomètres d'autoroutes a permis de créer des millions d'emplois - pour les ouvriers, les techniciens et les ingénieurs ferroviaires chargés de concevoir et de construire des voies surélevées en zone inondable. Cet effort colossal a payé, ramenant vers le train beaucoup de laissés-pour­ compte des énergies fossiles moribondes. Il a aussi fait découvrir à tout un pan de la population active l'engouement que l'économie climatique peut générer grâce à son innovation.

**Produire et consommer des énergies**

En parallèle, la course à l'exploitation des énergies renouvelables est montée régulièrement en puissance. Si la neutralité carbone a pu être atteinte, c'est en grande partie grâce à l'électricité : une transition de cette ampleur nécessitait non seulement une révision complète des infrastructures existantes, mais aussi un changement structurel. Démembrer les réseaux et décentraliser l'électricité s'est avéré moins compliqué qu'on aurait pu le croire. Plus personne ne brûle de combustibles fossiles. Il reste une part de nucléaire dans les pays qui peuvent se permettre cette technologie onéreuse, mais en 2050, notre énergie provient essentiellement de l'éolien, du solaire, du géothermique et de l'hydraulique. Tous les bâtiments produisent leur électricité - chaque mètre carré disponible est enduit de peinture solaire contenant des millions de nanoparticules qui captent les rayons du soleil, et dès qu'un lieu offre une prise au vent, on y installe une éolienne. Si vous vivez sur une colline particulièrement venteuse ou ensoleillée, votre maison en produit peut-être même davantage que nécessaire, auquel cas le surplus est réacheminé vers le réseau intelligent. Avec la fin des coûts de combustion, l'énergie es devenue à peu près gratuite. Elle est aussi plus abondance, et n'a jamais été utilisée plus efficacement.

Domotique et intelligence artificielle évitent toute consommation inutile d'électricité en éteignant les prises et appareils lorsqu'on ne s'en sert pas. Le système est si performant qu'à de rares exceptions près, votre qualité de vie n'a pas diminué. On pourrait même dire que, par bien des aspects, elle s'est améliorée.

Pour les pays développés, la transition énergétique n'a pas toujours été une partie de plaisir car il a fallu moderniser une infrastructure vieillissante et apprendre à faire autrement. Mais pour les pays en développement, cela a marqué l'aube d'une nouvelle ère. La plupart des infrastructures indispensables pour répondre au double objectif de croissance économique et de réduction de la pauvreté ont été construites selon les nouvelles normes environnementales, dont les mots d'ordre sont bas carbone et haute résilience. Dans les zones les plus reculées, où un milliard de gens n'avaient toujours pas l'électricité au début du xxie siècle, on peut compter sur les panneaux solaires installés sur le toit de sa propre maison ou les mini-parcs éoliens qui alimentent tout le village. Cette révolution énergétique a ouvert la voie à bien d'autres progrès. Des populations entières ont fait un bond en matière d'hygiène, d'éducation et de santé. Des femmes n'ont plus à remuer ciel et terre pour trouver de l'eau. Des enfants peuvent faire leurs devoirs le soir. Des dispensaires isolés peuvent fonctionner normalement.

Au-delà de l'électricité, les bâtiments deviennent tous autonomes. Par exemple, ils récupèrent l'eau de pluie pour leur consommation. Les énergies renouvelables ayant rendu possible la désalinisation à l'échelle d'une rue ou d'un quartier, on peut désormais produire de l'eau potable à la demande où que l'on se trouve sur Terre. L'eau récupérée sert aussi aux jardins hydroponiques, aux toilettes et à la douche. Dans l'ensemble, nous sommes parvenus à réorganiser et restructurer notre existence autour du local. Malgré la chute spectaculaire du coût de l'énergie, c'est même devenu une priorité. Fini les longs trajets. Le télétravail s'est généralisé grâce à une meilleure connectivité, ce qui permet davantage de flexibilité et de temps pour soi.

**Se nourrir**

Le vivre-ensemble en est sorti renforcé. Enfant, vous ne connaissiez peut-être pas bien vos voisins. Aujourd'hui, pour les économies autant que pour l'écologie, vous privilégiez le local dans tous les domaines et vous êtes amené à les côtoyer. Des actes autrefois individuels sont devenus collectifs - cultiver un potager, récupérer l'eau de pluie, composter. Ressources comme responsabilités sont partagées. Au début, vous avez résisté à cette idée de tout faire ensemble : vous étiez habitué à fonctionner seul dans l'intimité de votre foyer. Mais bien vite, ce réseau d'entraide et la solidarité qui en a découlé se sont révélés agréables, voire précieux. La plupart des gens y trouvent même leur bonheur.

Une bonne partie de cet effort collectif concerne l'alimentation, de la production à l'approvisionnement. Lorsqu'il est devenu évident qu'il fallait révolutionner l'agriculture intensive, la transition s'est faite rapidement vers des pratiques régénératrices prônant les céréales pérennes, le pâturage tournant et une meilleure rotation des cultures dans les grosses exploitations, ce qui les oblige à s'appuyer davantage sur les petites. En tant que consommateur, au lieu d'aller en voiture dans un hypermarché où les articles ont fait plusieurs centaines, voire milliers, de kilomètres par avion, vous achetez quasiment tout auprès de producteurs et agriculteurs locaux. Que ce soit par immeuble, par rue ou par (grande) famille, tout le monde peut créer un groupement d'achats, et la plupart des gens font leurs courses ainsi désormais. Le groupe s'inscrit pour une livraison hebdomadaire, et le jour J il n'y a plus qu'à distribuer. Comme c'est la responsabilité de chacun, vous pouvez vous retrouver en binôme avec votre voisin du dessous et, la fois suivante, avec celui du dessus.

Malgré cette approche plus durable, la nourriture reste chère et engloutit jusqu'à 30 % du budget des ménages, ce qui explique que faire son potager soit devenu une nécessité. Que ce soit dans un jardin partagé, sur un toit, à l'école ou même suspendu à un balcon, on a parfois l'impression que légumes et fruits poussent partout.

En cultivant soi-même, on a aussi pris conscience que la nourriture est chère car elle devrait être chère - après tout, ce procédé consomme de précieuses ressources. De l'eau. De la terre. De la sueur. Du temps. Pour cette raison, les aliments les plus énergivores - protéines animales et produits laitiers - ont presque disparu de nos assiettes. Heureusement, les substituts végétaux sont si bons que la majorité d'entre nous ne voit pas la différence. Les jeunes enfants ont du mal à croire qu'avant on tuait des animaux pour se nourrir. Il est encore possible de manger du poisson, mais exclusivement d'élevage, et sa production est mieux maîtrisée grâce aux progrès de la technologie.

Notre rapport à la malbouffe est plus rationnel. La place qu'elle occupe dans notre alimentation diminue de jour en jour grâce aux taxes instaurées sur la viande transformée, le sucre, les plats trop riches. Cela a contribué à réduire les émissions de C02 de l'agriculture, mais la vraie bonne surprise concerne notre santé. Baisse des cas de cancers, de crises cardiaques, d'AVC - les gens vivent mieux et plus longtemps, et par ricochet, les systèmes de santé du monde entier coûtent de moins en moins cher. Grâce aux économies réalisées, une part considérable du coût de la lutte contre le réchauffement climatique a pu être récupérée.

**Se déplacer**

Sur la liste des dépenses qui semblent extravagantes aujourd'hui, on peut ajouter à celles de santé cet autre anachronisme : la voiture diesel et à essence. La plupart des pays ont interdit sa fabrication en 2030, mais il aura fallu encore quinze ans pour que plus aucun moteur à combustion interne ne circule sur les routes. Aujourd'hui, ceux qui souhaitent admirer une voiture à essence doivent aller au musée ou à des rallyes d'un nouveau genre, lors desquels des nostalgiques acceptent de payer une compensation pour conduire sur quelques kilomètres de circuit leur véhicule classique - transporté en camion électrique, bien entendu.

Lorsqu'il a été temps de prendre le virage de l'électrique, certains pays étaient déjà en avance. Ceux qui étaient à la pointe de la technologie (comme la Norvège) ou qui privilégiaient traditionnellement le vélo (comme les Pays-Bas) avaient voté un moratoire sur le sujet bien avant. Sans surprise, ce sont les États-Unis qui ont eu le plus de mal à sauter le pas. Il a d'abord fallu restreindre la vente de voitures traditionnelles, puis les interdire dans certaines zones urbaines : les « zones à très faibles émissions ». Tout s'est accéléré avec l'amélioration de la capacité de stockage des batteries, puis la découverte de matériaux alternatifs qui ont fait baisser les coûts de fabrication, et enfin l'implantation massive de bornes de recharge, qui offrent à tous un accès facile et bon marché. Encore mieux, les batteries actuelles bénéficient d'une connexion bidirectionnelle avec le réseau électrique, ce qui signifie qu'elles peuvent soit se recharger, soit réinjecter du courant dans le réseau lorsqu'on ne roule pas. Une contribution bienvenue au réseau intelligent, qui fonctionne grâce aux énergies renouvelables.

Le développement massif de la voiture électrique et sa prise en main rapide ont aidé, mais elle a achevé de nous convaincre en comblant notre soif de vitesse. Ne dit-on pas que pour chasser une mauvaise habitude, il suffit de la remplacer par une autre, plus saine ou tout aussi plaisante ? La Chine a dominé le marché pendant longtemps, puis les compagnies américaines se sont mises à fabriquer des modèles plus séduisants les uns que les autres. Certains classiques ont même été modernisés, leur moteur à combustion remplacé par un électrique capable de passer de 0 à 100 kilomètres/heure en 3,5 secondes. Le plus curieux dans tout cela, c'est le temps qu'il nous a fallu pour comprendre que l'électricité est tout simplement un meilleur moyen de propulser un véhicule - davantage de reprise, de vitesse si nécessaire, un freinage permettant de récupérer de l'énergie et surtout beaucoup moins d'entretien.

À mesure que les ruraux sont devenus citadins, les besoins en voitures électriques ont encore baissé. La généralisation du « sans contact » a grandement facilité les déplacements urbains. Aujourd'hui, lorsque vous prenez le métro (électrique, bien sûr), plus besoin de chercher votre ticket ou de faire la queue pour en acheter un : le système de géolocalisation sait à quelles stations vous montez et descendez, et prélève le montant correspondant sur votre compte. Le covoiturage est devenu une évidence. En fait, la plus grosse difficulté pour les villes a été de réglementer et d'assurer la sécurité des passagers partageant un véhicule sans chauffeur. L'objectif était la fin du véhicule personnel d’ici à 2050 dans les mégapoles mondiales. Nous n'y sommes pas encore, mais il y a du progrès.

Plus globalement, nous avons réduit nos besoins en transport. Depuis que l'imprimante 3D est accessible au plus grand nombre, nous sommes moins obligés de sortir pour acheter des objets. Les drones nous livrent à domicile via leurs propres couloirs aériens, réduisant encore le nombre de trajets en voiture nécessaires. Tout cela fait que les maires de 2050 rétrécissent les rues, suppriment des places de stationnement et investissent dans des projets d'urbanisme favorisant la circulation à pied et à vélo. Les parkings ne servent plus qu'au chargement des batteries, au covoiturage et au stockage - ces espaces, autrefois d'un gris hideux, sont rhabillés en vert. Les villes d'aujourd'hui semblent conçues pour la cohabitation de l'homme avec la nature.

L'avion a lui aussi connu une transformation. Les biocarburants ont remplacé le kérosène. Par ailleurs, les communications ont évolué au point que dans le monde entier on peut se réunir en visioconférence, sans avoir à se déplacer. On voyage encore en avion, mais avec davantage de modération et pour un coût extrêmement élevé. Le travail étant de plus en plus décentralisé et pouvant être effectué de partout, aujourd'hui on économise pour s'offrir des *slowcation*, ou « vacances lentes : un voyage à l'étranger qui se compte non plus en jours mais en semaines, voire plus. Si vous vivez aux États­ Unis et rêvez de visiter l'Europe, vous pouvez même projeter d'y rester plusieurs mois et y travailler tout en traversant le continent à l'aide des moyens de transport locaux propres.

**Gouvernance / Une prise de conscience salutaire**

On a peut-être réussi à réduire nos émissions de CO2 mais on subit encore les conséquences des niveaux records rejetés dans l'atmosphère. Les gaz à effet de serre n'ayant nulle part ailleurs où aller, ils restent à l'origine de phénomènes météorologiques extrêmes - mais moins que si l'on s'était entêté avec les énergies fossiles. Les glaciers et la banquise continuent à fondre, les océans à monter. Sécheresses et désertification demeurent une réalité dans l'ouest des États-Unis, certaines régions de la Chine et en Méditerranée. Couplés à la dégradation des ressources naturelles, ces phénomènes amplifient les disparités qui existaient déjà entre les revenus, les systèmes de santé, la sécurité alimentaire et l'accès à l'eau potable. La différence, c'est que les gouvernements actuels reconnaissent l'effet démultiplicateur du réchauffement climatique. Cette prise de conscience planétaire permet d'anticiper les problèmes et d'y parer avant qu'ils ne dégénèrent en crises humanitaires. Ainsi, bien que chaque jour des populations soient en danger, la situation n'est pas aussi grave et chaotique qu'elle l'aurait pu. Les pays en développement ont une économie forte, et grâce à un regain de confiance, des coalitions inattendues se sont formées. Lorsque l'un d'eux lance un appel à l'aide, la volonté politique d'y répondre concrètement est manifeste.

**Gérer l’afflux de réfugiés climatiques**

Le problème des réfugiés n'a pas été résolu, il s'est même intensifié avec le temps et reste une source majeure de conflits. Cependant, il y a environ quinze ans, on a cessé de parler de « crise ». Les pays se sont accordés sur des directives à suivre pour gérer l'afflux - comment assimiler les déplacés en douceur, distribuer les aides efficacement, se partager la tâche selon les régions. Ces accords fonctionnent la majeure partie du temps mais il arrive que la mécanique s'enraye, lorsqu'un État flirte avec le fascisme le temps d'un cycle électoral ou deux.

Les affaires marchent plutôt bien dans le secteur de la technologie, qui a remporté des contrats publics en développant des outils universels pour distribuer la nourriture et fournir un toit aux réfugiés climatiques. Une société a inventé un robot géant capable de construire une maison pour quatre en un jour. Rapidité, qualité, faible coût : il n'est pas exagéré de dire que l'automatisation et l'imprimante 3D ont révolutionné le secteur. En parallèle, des acteurs du privé ont résolu certains problèmes d'hygiène et innové en matière de transport d'eau potable. La fermeture de plusieurs camps de réfugiés a entraîné une baisse sensible des cas de choléra.

Tout le monde sait qu'on est dans le même bateau. Une catastrophe ici aujourd'hui a de grandes chances de frapper là demain. Il nous a fallu un moment pour comprendre que si l'on parvenait à sauver les îles du Pacifique de l'élévation du niveau de la mer, on aurait peut-être les moyens de sauver Rotterdam dans cinq ans. Chaque pays a intérêt à mettre toutes ses ressources à disposition pour tenter de régler les problèmes ailleurs sur la planète. Premièrement, parce que trouver des solutions à l'urgence climatique et les tester bien avant d'en avoir besoin est simplement une façon intelligente de s'y prendre. Deuxièmement, parce que cela alimente la bienveillance : le jour où l'on aura besoin d'aide, on sait qu'on pourra compter sur les autres.

**Cadre psychologique et philosophique / Un nouveau rapport à autrui**

Une transition radicale s'est opérée dans l'air du temps. Notre rapport au monde a changé. Et, contre toute attente, notre rapport à autrui.

Lorsque le réveil a sonné en 2020, en grande partie grâce aux jeunes descendus dans la rue, nous avons pris conscience de la souffrance que causaient en nous la consommation, la compétition, la poursuite de nos intérêts personnels. Notre foi aveugle dans ces valeurs égoïstes, notre recherche du statut et du profit nous avaient transformés en rouleau compresseur pour l'environnement. L'espèce humaine était devenue incontrôlable, on a frôlé le désastre. On ne pouvait tout bonnement plus feindre de ne pas voir (sur un plan tangible, géophysique) que lorsqu'on tourne le dos à la régénération, à l'entraide et au sens de la communauté, l'annihilation guette.

Sortir de cette spirale d'autodestruction aurait été impossible si on n'avait pas changé d'état d'esprit et de priorités, si on n'avait pas compris que faire le bien de l'humanité revenait à faire le bien de la Terre. L'évolution la plus fondamentale a été que de manière collective - en tant qu'États, citoyens et entreprises - on se soucie désormais de l'homme et non plus du profit.

La crise climatique du· début du xxie siècle nous a enfin tirés de notre stupeur. À mesure que nous avons recommencé à nous soucier de notre environnement, en toute logique nous nous sommes tournés vers les autres et leur avons accordé la même attention. Ce faisant, nous nous sommes rendu compte que perpétuer notre espèce impliquait bien davantage que se protéger de phénomènes météorologiques extrêmes. Il allait falloir mieux s'occuper de la Terre et des autres. Au début de la lutte pour l'avenir de l'humanité, nous ne pensions qu'à notre survie, jusqu'au jour où nous avons compris qu'il en allait aussi de notre humanité. L'urgence climatique nous a révélés à nous-mêmes, et aujourd'hui que nous avons gagné en maturité, que nous faisons pleinement partie de la grande communauté de la vie, nous pouvons non seulement régénérer les écosystèmes, mais aussi révéler notre potentiel en faisant preuve de force et de discernement. L'humanité était condamnée uniquement car nous voulions bien le croire. Vaincre cette croyance aura été notre héritage le plus précieux. »